

Tristan Garcia et la BARBAQUE littéraire

Tristan Garcia, *La meilleure part des hommes*, Gallimard.

« **J**e vais quand même pas me faire chier avec des gens qui me font chier ». Lorsqu'il subodore l'infidélité d'Odette, tandis que Forcheville est sur le point de la lui ravir, que le salon des Verdurin lui devient hostile, que tout concourt à l'éloigner d'elle, Swann, rendu enfin lucide par le dépit, réévalue les activités du petit noyau : mauvais goût, « bourgeoisisme », notamment la fameuse *Nuit de Cléopâtre*, oeuvre jugée d'autant plus infâme qu'Odette se rendra au concert sans lui. C'est alors que Swann a ce mot pour qualifier l'oeuvre de Victor Massé : « musique stercoraire ».

Avec le premier roman de Tristan Garcia, *La Meilleure part des hommes*, c'est la littérature française qui se *stercorise*. Il ne s'agit plus de « bourgeoisisme », comme eût dit Swann, ni de dérive vaudevillesque (Labiche nous manque) ou kitsch. C'est le roman qui s'abîme dans la vision *lumpenprolétarienne* du monde. Gilles Deleuze écrivait, avec Artaud : « Toute écriture est de la cochonnerie. » Aujourd'hui, force est de constater que toute cochonnerie peut passer pour littérature.

Tristan Garcia, qui appelle son premier roman un « exercice de style » (c'est, cette fois, l'auteur de *Zazie* qui nous manque), arguerait, avec l'éditeur, du second degré. La « bathmologie », cette science des degrés de langage à laquelle rêva Roland Barthes, a bon dos. Comme l'a montré Renaud Camus dans un livre admirable (*Du sens*, P.O.L., 2002), c'est Proust encore qui sut le mieux illustrer cet art de déchiffrer le monde. Ladite « bathmologie » exige un sens formidable de la nuance, l'intelligence des chemins qui conduisent à formuler tel énoncé, avec tel accent plutôt que tel autre, à faire précéder tel grand nom de sa particule, ou au contraire à la taire, c'est enfin toute une phénoménologie des « cuirs », du parler snob, qui nourrit une des réflexions les plus élevées sur le

langage, le désir et la rivalité. *La meilleure part des hommes* ne saurait y prétendre, et la critique n'aurait pas dû se laisser prendre à un leurre aussi grossier. Dans un mémorable dialogue entre Will, épave abjecte, inepte et velléitaire censée incarner l'homosexuel des années 80 (le roman est, en dépit de bonnes intentions, l'une des pires charges homophobes), et un amant de passage, tandis que le second invite le premier à le sodomiser sans protection, Will répond : « C'est quoi ton truc, là ? Tu veux sentir la mort. Merde, c'est Bataille qui disait l'amour la mort, c'est pareil. » (p. 126) Trois cents pages de dialogue et de diégèse de ce tonneau. Disciple d'Alain Badiou (il semble que ce soit son seul titre à la carrière de romancier), il arrive à Garcia de saupoudrer délicieusement son dialogue des noms de Spinoza ou de Bataille. Il écrit sa thèse de philosophie, nous dit-on, sur la crise de la représentation, sujet original, dont on peut être sûr qu'il sera renouvelé sous sa plume.

Ce qu'on a appelé « l'affaire Finkielkraut » semble avoir marqué Tristan Garcia, qui en donne, trois ans après, une version que nous dirons euphémiquement romancée, enchâssée dans un embrouillamini de rivalités entre homosexuels, d'idéologies communautaires et de Sida. On n'a jamais vu une telle inhumanité, une telle cruauté, un tel cynisme dans la description de l'agonie d'un malade du Sida : il y a du Houellebecq dans cette monstrueuse apathie. Will, d'origine juive ashkénaze, termine, comme il se doit -discrète allusion à la Shoah- au crématorium. Puisque « les personnages de ce roman n'ont jamais existé ailleurs que dans les pages de ce livre », Garcia rebaptise Leibowitz (dit « Leibo » ou « le Leib ») Finkielkraut (un nom juif en vaut un autre), et sa femme, Sara (ainsi que les Nazis appelaient indifféremment toutes les juives). Ainsi, il réussit le tour de force de faire un livre censé désamorcer les préjugés raciaux et sexuels qui n'échappe pas pour autant à une morbidité homophobe et antisémite.

Dans l'épilogue, l'auteur nous livre les réflexions métaphysiques de sa narratrice, sa porte-parole, sous la forme de maximes, comme celle-ci : « Notre origine se révèle un peu tardivement notre destinée et avec un peu de lassitude, un peu de soulagement, un peu d'effroi, la manière dont on le comprend dépend de la manière dont on a d'abord voulu ne pas le comprendre, et être libre. » (p. 304) Soit c'est de l'écriture automatique, soit, là encore, c'est du second degré, soit, hypothèse plus probable, Garcia ne connaît pas la syntaxe. Il excelle, cependant, dans les formules lapidaires, qui ne réclament pas trop de mots : « Il me faisait un malaise. » (p. 121), ou encore : « C'était une connerie parce que c'était une connerie. » (p. 255)

Le lecteur pourra se demander ce que signifie « la meilleure part des hommes ». Eh bien, avec des clins d'œil entendus, l'auteur satisfait notre épistémophilie.

Tandis que Doumé et Will se disputent au sujet des manières de table autour d'une assiette de poulet, Will, interloqué qu'on lui reproche de se servir le premier, répond : « Je prenais la cuisse pour te donner la meilleure part » A quoi Doumé dit « Doum-Doum » réplique : « J'aime pas la cuisse, chéri. J'aime le blanc. » (p. 72) C'est la clé du roman. Eros réduit à la brutale consommation, au devenir-viande de l'homme, de même que la sodomie sans protection (dite *bareback*, comme on monte à cru un étalon), glisse, dans le dialogue, à « barbaque ». Ce rapport sans rapport que Roland Barthes appelait avec pudeur en 1979 « l'homosexue » est réduit ici à la consommation bestiale.

Récemment le *Time* annonçait non sans jubilation la mort de la culture française, dont l'un des symptômes serait l'intraduisibilité de la littérature hexagonale. L'une des raisons invoquées par l'initiateur de la polémique, Donald Morrison, est le refus de la culture française de s'enrichir « du ferment de ses marges » (minorités ethniques, banlieues, jeunes, etc.) Si le livre de Garcia témoigne bien d'un déclin de la culture française, ce n'est pas dû à la résistance « réactionnaire » qu'il opposerait à la « subculture », entendez à l'américanisation de la culture, bien au contraire : son auteur se pique d'aimer la science-fiction et les séries américaines. Paradoxalement, c'est quand elle se mondialise que la littérature française devient inexportable. Le roman de Garcia, en effet, apparaît moins comme le signe d'un provincialisme gallique, que comme cette chimère infra-culturelle que Richard Millet appelle, dans *L'Opprobre*, la « mondialité villageoise », à savoir un provincialisme dans les habits de l'informe esperanto vomi par le spectacle, la consommation et la marchandise.